

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

### LES DEUX ROSACES.

C'est une belle et magnifique église que l'église de Saint-Ouen avec ses voûtes majestueuses, ses arcades, ses ogives et ses superbes vitraux, sa tour qui monte si gracieuse et si frêle. On dirait une vague conception, un désir d'artiste prenant tout-à-coup consistance et se réalisant comme par un accord magique de la force et de la pensée. On ne conçoit pas en voyant la tour de Saint-Ouen, comment on a pu assouplir ainsi le roc et donner à la pierre ces formes si fantastiques et si légères.

Or, bons lecteurs, si d'aventure vos affaires ou toute autre chose vous mènent à Rouen, vous irez voir Saint-Ouen, car Saint-Ouen est le bijou de la ville; la vieille capitale de la Neustrie est aussi fière de Saint-Ouen que l'orgueilleuse Séville de sa giralda. Vous pénétrerez dans l'intérieur et vous resterez étonnés, muets, à la vue de cette colonnade élancée qui supporte la voûte et s'élève à plus de cent pieds de terre; vous avancerez respectueusement dans le temple jusques à la grille du chœur, et là vous vous arrêterez ému d'un saint respect, vous serez alors sous la lanterne, au milieu de l'église, faisant face au portail et tournant le dos à l'autel. Soyez sûr qu'en ce moment, votre cicerone, le suisse, le bedeau, le sacristain, je ne sais pas au juste quel est son titre, vous touchera le bras et vous regardera d'un air moitié mystérieux, moitié fier, comme tous les gens qui ont une histoire à raconter:—Monsieur, dira-t-il, c'est ici que sont les deux fameuses rosaces; et vous examinerez alors ces deux belles verrières, et vous conviendrez avec tout le monde que celle qui regarde le nord est de beaucoup supérieure à l'autre; et comme tout le monde aussi, vous regretterez presque cette perfection et cette supériorité, lorsque vous saurez que ce fut cela même qui produisit la perte de l'artiste auteur de ce chef-d'œuvre.

Mais c'est une longue et lamentable histoire que le cicerone vous contera en vous conduisant à la chapelle de sainte Agnès où sont renfermées les cendres d'Alexandre Berneval et de son apprenti. Pour vous, bons lecteurs, vous ferez bien de l'écouter, car elle est fort touchante, très moralisante, et prouve, comme le dit le suisse, bedeau ou sacristain de Saint-Ouen, jusques à quels damnables excès les passions peuvent entraîner l'homme.

En l'an de grâce 1439, époque à laquelle se passe notre histoire, ces deux magnifiques rosaces n'étaient point encore achevées; on était alors dans les plus longs jours de l'année, et sur deux échafaudages placés vis-à-vis, deux hommes travaillaient et découpaient la pierre; puis ils se servaient alternativement de la truelle et du ciseau. L'un d'eux, le plus jeune, paraissait à peine âgé de vingt ans; comme tous les travailleurs de ce tems, il était revêtu d'une espèce de blouse retenue par une ceinture, une

toque bleue sans ornement couvrait sa tête d'où s'échappaient à profusion des cheveux longs et qui retombaient en boucles naturelles sur son épaule. Il travaillait avec ardeur, il accomplissait sa tâche avec amour, de tems en tems il s'arrêtait, s'éloignait un peu pour considérer son ouvrage et se remettait au travail: Un nom! un nom de femme venait quelquefois expirer sur ses lèvres, c'était Marguerite, je crois, et alors les plis de son front disparaissaient soudain; une lueur d'espérance et de génie éclairait son visage. Il travaillait à la rosace du Nord. Son compagnon, plus âgé que lui, travaillait comme lui; son costume était le même, seulement à son doigt brillait un anneau d'or enchâssant une belle et fine pierrerie dont la richesse annonçait un homme à son aise; le vieux n'avait du reste rien de remarquable que son front fortement plissé. Je ne sais quel léger tic dans les narines annonçait un caractère violent et faisait qu'à le voir tout homme un peu pacifique n'eût point aimé à le contredire. Or, le vieillard était Alexandre Berneval, le plus célèbre maçon de ces tems, et le jeune homme était Loys, son apprenti.

La nuit arriva, et le maçon (car, à cette époque, les plus célèbres architectes n'avaient point d'autre nom,) le maçon, dis-je, descendit de son échafaudage, Loys en fit autant. Berneval examina avec attention le travail de Loys et le sien; il arrêta complaisamment ses regards sur la rosace œuvre de ses mains, et frappant sur l'épaule du jeune homme:—Corbleu, mon garçon, s'écria-t-il, j'ose croire que messeigneurs de St. Ouen seront contents de nous, car nous avons bien et soigneusement travaillé.—Loys, je suis satisfait de ton ouvrage; j'aime beaucoup le motif qui domine dans ta rosace; continue comme tu as commencé et me flambe la gargouille si bientôt Marguerite n'échange son chaperon de fille contre un chapeau de femme.

Vous êtes bon, mon père, répondit Loys en pressant la main du vieux maître. Oh! pour la mériter, ajouta-t-il avec une naïveté d'enfant, pour la mériter, je voudrais faire une rosace telle que jamais on n'en eût vue et qui surpassât toutes les autres.

La figure de Berneval se rembrunit.—Maître fou, dit-il, penseriez-vous donc faire mieux que moi, votre maître!

—Non, certes, pas à moi tant d'outrecuidance; mais je voudrais arriver à la même perfection.

—Travaillez, jeune homme, travaillez, la gloire ne vient qu'après bien des années; il faut beaucoup faire pour obtenir le premier rang, et souvent encore.....

Il n'acheva pas, une espèce de pressentiment passa dans son cœur, et il s'éloigna de Loys; mais bientôt revenant de ce premier mouvement, il se rapprocha de son apprenti, et tous les deux marchant amicalement près l'un de l'autre continuèrent à deviser. Les passans les salu-

aient amicalement ; car maître Berneval était aimé et honoré dans toute la bonne ville de Rouen ; ils s'agenouillèrent un instant devant la madone de pierre qui faisait le coin de la rue des Carmes, et, continuant jusqu'au parvis Notre-Dame, ils entrèrent dans la rue du Gros Horloge. Bientôt ils s'arrêtèrent devant la petite porte d'une maison de bonne apparence ; ils ébranlèrent le massif heurtoir, et un nouveau personnage vint leur ouvrir. Nous allons faire connaissance avec lui, s'il plaît aux estimables lecteurs.

C'était une grande et belle fille aux cheveux châtains, avec cette belle carnation normande que le poète peintre des Andelys a si bien su représenter. Elle se nommait Marguerite et elle était la fille d'Alexandre Berneval.

— Bonjour, Margot, dit le père en entrant, tout a-t-il bien été ?

— Oui, père, répondit la jeune fille, et elle se pendit au cou du vieux maître en le caressant et le mignardisant.

— Allons ! à table ! s'écria le père. Marguerite, dites à la vieille Cateau de se surpasser, car je suis content de Loys ; il a travaillé comme un ange, jamais apprenti ne travailla si bien que lui. Va, va, ma pauvre Margot, ne crains pas ; je ne serai pas trop sévère, vous vous aimez, j'ai permis à Loys de s'essayer seul ; il le peut facilement, je l'attends à l'œuvre, qu'il fasse et termine sa rosace, s'il réussit aussi bien à la fin qu'au commencement, il sera maître, je lui ai promis.

— Mais vive Dieu, allons donc ! la soupe ! l'air frais des voûtes de Saint-Ouen m'a donné l'appétit.

Et Marguerite se hâta d'obéir aux ordres de son père. Elle dressa promptement la table et la couvrit de mets simples mais appétissants.

— A table, père, dit Marguerite.

L'architecte se leva et suivit sa fille.

Le repas était terminé, le bonhomme Berneval assis dans un fauteuil bien rembourré avait croisé ses deux mains sur son ventre et paraissait entièrement absorbé dans ce délicieux moment de *far niente* qui suit d'ordinaire une bonne digestion, de son côté Marguerite filait du magnifique chanvre d'Avranchesnil, et Loys, timidement assis à quatre pas d'elle, tenait un livre en main et son attention paraissait bien souvent distraite. Berneval sortit tout-à-coup de son assoupissement.

— Eh bien ! enfin, vous ne dites donc rien ? s'écria-t-il. Eh bon Dieu, Loys, que diable fais-tu donc à tenir ainsi ton livre à rebours, sans seulement y regarder un instant ?

Loys devint tout rouge et ferma le livre.

— Voyons, garçon, lis-nous donc un peu quelque chose, fais-nous jouir du savoir que t'a donné le digne élève de Saint Gervais.

L'apprenti rouvrit le livre. C'étaient les magnifiques et belles Métamorphoses de Messire Ovidius Naso, colligées, recensées et traduites du latin en français par le révérend frère Martin de l'ordre très saint des Bernardins ; chaque histoire était accompagnée d'une vignette où le peintre avait déployé tout son talent.

— Quelle histoire faut-il vous lire, maître ? demanda Loys.

— Eh ! la première venue, celle que tu voudras, n'importe.

Loys ouvrit le livre au hasard, et il tomba sur l'histoire

suivante ; il lut : « Dédalus était un meschancier fort habile ; aussi de toutes parts lui envoyait-on des apprentifs pour être par lui instruits en son art de meschaniques. Une sœur de lui envoya son fils nommé Talus, afin qu'il en fît son disciple. Or, au bout de quelque tems, il advint que le neveu ayant bien profité des leçons de son oncle, inventa une foule d'instrumens nécessaires aux hommes, tels que la scie, la vis, la tarière et le compas, et chacun s'esmerveilla admirant la grande habileté du disciple, et furent moult nombreux ceux qui dirent que le disciple avait mieux fait que le maître. Or, le meschancier Dédalus en conçut une si grande jalousie qu'il attira par ruse et noire méchanceté son rival sur une tour et le précipita en bas : mais la déesse Minerve prenant pitié du pauvre apprentif.... »

— Assez, assez, s'écria Berneval : assez, Loys ; ce sont niaiseries, sottises et balivernes que vous nous débitez là. Où jamais a-t-on vu, je vous le demande, un apprenti devenant plus fort que son maître ? Ce sont purs mensonges. Donnez-moi ce livre. — Et il arracha le volume des mains du jeune homme. — Loys, ajouta-t-il, je vous défends de jamais jeter les yeux sur cet ouvrage ; point n'est besoin que vous vous inspiriez d'idées absurdes qui viennent de Satan. Soyez soumis avant tout, Loys.

Et il rentra brusquement dans sa chambre dont il ferma violemment la porte, en grognant : Un apprenti plus fort que son maître ! Sottise ! sottise ! Maudit livre ! Il jeta le livre, furieux, car un cercle tout nouveau d'idées s'était présenté à lui. Il avait conçu tout-à-coup que le besoin de dominer seul comme artiste, que l'ambition du premier rang pourrait le mener à tout, et il avait frémi de toutes les horribles idées qui s'étaient présentées à son imagination. Il avait peur de lui-même, ses passions l'épouvantaient.

Cependant Loys et Marguerite étaient restés seuls.

— Bon Dieu, Marguerite, qu'a donc ton père ? dit Loys.

— Je ne sais, répondit la jeune fille ; mais tu peux l'avoir remarqué tout aussi bien que moi ; depuis quelque tems il est tout autre à ton égard ; chaque fois que l'on fait ton éloge devant lui, il fronce le sourcil et semble souffrir ; on dirait, en vérité, qu'il craint, qu'il est jaloux, et que ta gloire naissante commence à lui donner de l'ombrage. Je ne sais, mais je crains pour toi.

— Il m'aimera, répondit Loys, car je suis son fils adoptif et son élève, il m'aimera. Je saurai te mériter, et tu seras à moi.

Pauvres enfans ! Pour eux l'avenir était couleur de rose, ils ne concevaient ni la douleur, ni les maux, ils étaient tout entiers au bonheur ; ils ne pensaient qu'à leurs espérances.

En ce moment la porte d'Alexandre Berneval s'ouvrit, sa figure ne portait plus l'empreinte de la colère, une ineffable expression de douleur avait fait place à l'expression de la fureur ; il s'approcha des deux amans.

— Mes enfans, leur dit-il, il se fait tard ; déjà depuis long-tems la Rombis a sonné, il faut se livrer au sommeil ; réparons, pour mieux travailler demain, les forces que nous avons dépensées aujourd'hui. Loys, du courage et de la force.

Puis il embrassa deux fois Marguerite et Loys, les bénit tous les deux et les renvoya.

Au moment où Loys rentrait dans sa chambre, le père Berneval le rappela.

—Viens donc m'embrasser, mon fils, mon bon Loys, dit-il.

Bientôt après, toutes les lumières disparurent dans la maison; mais, ce soir-là, la prière que Marguerite adressait d'ordinaire au ciel pour son père fut encore plus fervente que de coutume.

Aucune autre altercation ne survint entre les habitans de la maison de la rue du Gros-Horloge; pendant trois mois l'Ovidius Naso fut relégué dans un coin de la bibliothèque, et le maître et l'apprenti retournèrent à leur ouvrage sans songer plus à rien. Loys redoubla d'efforts, il termina sa rosace le même jour où maître Berneval termina la sienne. Quand le travail fut parfait et bien achevé, les deux travailleurs descendirent de leurs échafaudages et firent enlever toutes les planches. Alors les rosaces furent mises à découvert, Alexandre Berneval examina son ouvrage, puis celui de son apprenti.

—Loys, lui dit-il, je suis content, bien content, tu es mon digne élève.

Et il serra l'apprenti dans ses bras. Puis il ajouta :

—Marguerite est à toi, tu l'as bien méritée, mon bon Loys; Marguerite est à toi. Vrai Dieu, jamais aucun maître ne fit meilleur élève que toi; mais c'est qu'en vérité ta rosace est presque aussi belle que la mienne.

L'élève accueillit ces dernières paroles avec un singulier sourire, qui semblait exprimer beaucoup de chose; mais, après tout que lui importait sa gloire! Il avait tout fait dans un but seul et unique, il avait voulu mériter Marguerite. Aussi il ne répondit rien à maître Berneval, il se contenta de lui dire : Partons. Et ils partirent. Bientôt ils arrivèrent chez eux : Marguerite vint leur ouvrir; elle était pimpante et parée, comme pour un jour de noces, elle reçut en tremblant son père et son amant, car elle ignorait encore le résultat du jugement des connaisseurs.

—Embrasse ton fiancé, dit Alexandre Berneval, car il a beaucoup travaillé pour te mériter.

Et les deux enfans s'embrassèrent. Loys alla vite changer de costume, et se prépara à accompagner Marguerite à la messe que l'on devait célébrer à Saint-Ouen. Il lui offrit son bras. Ils arrivèrent enfin à l'église. Alors le saint sacrifice de la messe commençait. Or le prêtre avait déjà dit la préface, le Dieu adoré était descendu sur la terre, et les fidèles s'étaient tous agenouillés pour révéler la présence de celui qui fit au monde la grande révélation, l'Évangile, qui dit : Tous les hommes sont frères; ils s'étaient agenouillés sans comprendre son verbe et sa voix, car alors les fidèles étaient ignorans, les prêtres seuls étaient éclairés et savans. Enfin la messe s'acheva. Le prêtre dit son *Ite missa est*; et tous les assistans après une courte prière se précipitèrent vers la grille du chœur.

Alors ils purent voir les deux rosaces. Alexandre Berneval, Loys et Marguerite furent entraînés par la foule, et forcés, pour ainsi dire, de subir les jugemens que la foule, ignorante et cependant bon juge, allait porter sur leur travail. Ils suivirent donc. Chacun se pressait sous la lanterne, on voulait voir les rosaces, on voulait les voir à tout prix; le jugement allait se prononcer, le cœur de Loys et celui de Marguerite battaient bien fort. Berneval était moins agité qu'eux. Ils arrivèrent enfin vers les deux rosaces.

Tous les yeux étaient fixés sur la rosace du Nord! des murmures d'admiration s'élevaient de toutes parts. Chacun émettait ses opinions et disait sa libre pensée, bien pleine et entière.

—Sainte Vierge, quelle horreur, disait une femme, voyez donc un peu quelle différence de la rosace du Nord, avec celle du Sud!

—Oh! celle du Nord est sans contredit la plus belle, répondit sa comédore.

—*La bestia!* murmura Alexandre Berneval.

—Les deux rosaces sont magnifiques, dit un amateur, mais sans contredit celle du Nord est la plus belle.

—Parbleu, messieurs, dit alors un architecte, l'une est d'un maître, et l'autre est d'un apprenti; la chose est claire et n'est pas difficile à deviner; on reconnaît facilement la rosace du maître, continua-t-il en montrant le travail de Loys.

Le sang empourprait les joues d'Alexandre Berneval. Un prêtre de Saint-Ouen vint à passer en ce moment.

—Justice à qui de droit, s'écria-t-il, à chacun sa gloire, à tout homme selon ses œuvres: voici l'œuvre d'Alexandre Berneval, et voici le travail de son apprenti Loys.

—En êtes-vous bien sûr, mon père? lui cria-t-on de toutes parts.

—Bons anges! si j'en suis sûr! répondit le prêtre, puisque c'était moi qui leur portais à manger de la part des révérends. En vérité, je vous le dis, voici l'œuvre du maître, et voici l'œuvre de l'apprenti. Il montra les deux rosaces.

—En ce cas, cria la foule, le disciple a mieux fait que le maître.—Tant mieux, dit un apprenti forgeron, tant mieux, et vivent les apprentis!

—Jacob, lui cria son maître, veux-tu t'en retourner à la boutique!

—Ce doit être pénible pour le vieux Berneval, dit un homme; un vieillard surpassé par un enfant!

Et les propos allèrent se croisant et s'échangeant de mille manières. Enfin, Loys et Marguerite purent se débarrasser de la foule qui les entourait, ils se retournèrent et ne trouvèrent plus Alexandre Berneval qui était près d'eux tout à l'heure; il avait disparu. Ils revinrent à la maison moitié tristes, moitié gais, ne sachant trop quel accueil le maître allait leur faire. Quand ils entrèrent, on leur dit que le maître s'était retiré dans sa chambre et qu'il avait défendu qu'on vint le troubler. Marguerite et Loys se regardèrent devant la porte, avec un étonnement mêlé d'effroi, et ils se regardèrent longtemps, puis se séparèrent.

Berneval était rentré dans sa chambre.

Vengeance! Oh! vengeance! cria-t-il avec désespoir, me voilà deshonoré à jamais; l'enfant en sait plus que le vieillard; il l'a vaincu dans la lutte, il a souillé sa couronne de cheveux blancs. Pourquoi donc travailler? A quoi m'a servi la noble ambition qui m'animait? Le sceptre, qu'un instant j'avais tenu dans ma main, s'est échappé, il est tombé pour passer aux mains d'un jeune homme; moi je suis le maître, il est le disciple et le disciple a fait mieux que le maître! j'avais déjà tant de gloire, et ma gloire s'est évanouie, et tout est passé, tout s'est dissipé comme une ombre! Oh! j'étouffe! j'étouffe!

Et il ouvrit la fenêtre. Deux hommes passaient en ce moment.—Tiens, dit l'un, voici la maison d'Alexandre

Berneval, l'architecte de Saint-Ouen : il doit être bien furieux ; son élève l'a emporté sur lui.

—Que diable aussi, dit l'autre, Berneval n'a-t-il pas su mieux faire ? Loys a mieux fait, tant mieux.

—Ce doit être chose douloureuse pour le maître, dit le premier interlocuteur. Il doit bien enrager, ce vieux loup de Berneval.

Et les pas des deux hommes se perdirent dans le lointain.

—Loys, Loys, dit Berneval, il y a du sang entré nous deux ; depuis long-tems je le pressentais ; tu m'as tout enlevé à la fois, tout ce que j'aimais ; malédiction sur toi ! Et ma fille, ma pauvre Marguerite, le démon aussi l'a ensorcelée, elle n'est pas seulement venue me voir pour me consoler, pour apaiser mes douleurs. Loys, Loys, malheur à toi ! Puis il ajouta : je t'aimais tant, j'avais tout fait pour lui, pour lui j'aurais tout donné, il m'a tout enlevé.

Et se renversant dans son fauteuil, Alexandre Berneval se mit à pleurer. Cependant une pensée consolante vint éclairer tout-à-coup son esprit. Il était vaincu, il ne pouvait le nier ; mais c'était Loys, c'était le fils de son adoption, toute sa gloire rejaillissait sur le maître ; n'était-ce pas lui qui l'avait élevé, qui l'avait fait ce qu'il était, et qui avait su l'inspirer de l'amour de la gloire, en lui promettant un prix tel que sa bien-aimée Marguerite ? Le vieux lion se mourait, il pouvait bien abandonner la carrière et laisser à d'autres le sceptre que ne pouvaient plus porter ses mains défaillantes.

C'en est fait, loin de lui toute idée de meurtre et de vengeance, il sera fier de la gloire de son fils, son vieux nom sera continué par le nouveau nom de Loys. Il revivra dans l'amour de ses enfans ; ses conseils et sa vieille expérience pourront encore guider dans la carrière le jeune néophyte. Le bonheur viendra encore éclairer ses derniers jours. Ah ! pour lui plus de désespoir ; il est père, ses enfans le soutiendront, et l'amour paternel remplacera chez lui l'amour souvent ingrat de la gloire. Et à ces pensées, une lueur d'espérance éclairait son visage, et les sombres douleurs s'enfuyaient loin de lui ; il renouait à la vie, à l'espoir, il pouvait espérer encore ; pour lui la vie n'était plus veuve de tout bonheur, il pouvait espérer, il était père !

En ce moment, un bruit de voix et d'instrumens se fit entendre de loin. Berneval se dressa, il écouta. C'étaient les compagnons maçons qui venaient rendre hommage à leur camarade Loys et le féliciter de ses succès ; ils s'arrêtèrent devant la porte qui donnait juste en dessous de la fenêtre de Berneval, et ils poussèrent des cris de joie :

—Noël ! Noël ! vive Loys.

Puis ensuite, les musiciens accordèrent leurs instrumens et chantèrent une chanson à la louange du brave apprenti. Le couplet finissait ainsi : *Il a fait mieux que le maître.* Berneval écoutait ; il tomba sans connaissance. Cependant, Loys avait compris tout ce que cette scène devait avoir d'horrible et de fâcheux pour le père de Marguerite ; il descendit donc à la porte, remercia ses amis, prit la main à chacun d'eux, puis il ajouta à haute voix de manière que Berneval pût l'entendre :

—Mes amis, je vous rends grâces ; vous veniez me féliciter de mes succès, à vous merci. Pourtant, m'est avis que vous ne donnez point à chacun ce qui lui est dû ;

ce n'est point à moi qu'il fait attribuer la gloire de ce que j'ai fait, c'est à mon honoré maître, Alexandre Berneval ; c'est lui qui sut me guider, c'est d'après ses conseils que j'ai pu exécuter la rosace de Saint-Ouen ; il a été mon instructeur, je ne fus que son instrument, à lui donc le mérite ; gloire à notre maître Berneval !

Et tous crièrent : Gloire à Berneval ! Alexandre Berneval n'entendait pas : il était évanoui.

Loys, désireux d'abrèger cette scène d'apothéose pour lui et qui devait être si douloureuse pour son maître, se hâta de congédier ses amis, il leur donna rendez-vous pour le lendemain de grand matin. Les chanteurs partirent. Loys remonta dans la salle commune : Marguerite l'y attendait.

—Oh ! merci ; mille fois merci, mon bien aimé Loys, lui dit-elle, merci pour mon père ; dans la disposition où il doit se trouver, cette scène, si elle se fût prolongée, l'aurait tué sans nul doute.

—Ton père ! dit le jeune homme, ton père, Marguerite ! l'as-tu vu ce soir ?

—Non, il n'a point encore paru.

—Eh bien ! allons le voir.

Et tous deux marchèrent vers la porte d'Alexandre Berneval ; ils frappèrent long-tems, mais inutilement. Ainsi que nous l'avons déjà dit, Berneval était étendu dans sa chambre sans connaissance.

—Il dort, dit Marguerite.

—Laissons-le dormir en ce moment, répondit Loys, sans doute le malheureux oublie ses peines.

Et ils retournèrent tous deux bien doucement, sans faire aucun bruit, dans la salle commune ; là il fallait se séparer : l'heure du coucher était venue ; ils se quittèrent étonnés tous deux de se sentir le cœur si triste.

L'horloge de la vieille tour venait de sonner une heure ; il y avait déjà trois heures que Berneval était évanoui ; l'air frais de la nuit, le vent qui s'engouffrait par la fenêtre, le tira de son affreuse léthargie.

Il se dressa sur son séant. Il écouta. Plus rien ; le bruit des musiciens, les voix, les fanfares avaient disparu ; le plus profond silence regnait partout. La vieille cité tout entière dormait d'un paisible sommeil. Cependant le bourdonnement de l'infâme musique retentissait toujours à son oreille, il croyait toujours entendre le fatal refrain :

Il a fait mieux que le maître !

Et ses dents se choquaient l'une contre l'autre, et le mot de vengeance sortait de sa bouche.

—Monte et deshonne sur moi, disait-il ; il a fait mieux que le maître ; malédiction sur eux tous ! Il ajouta lentement, ils sont venus ici pour m'insulter, c'était lui sans doute qui les avait appelés ; ils sont venus me rappeler ma défaite, réveiller dans mon cœur des sentimens que je croyais endormis à jamais. Et lui Loys, l'enfant de mon adoption, il a ri de ma misère, il s'est moqué de son vieux maître, il a insulté à ma douleur ; sans doute aussi Marguerite, ma fille a fait comme lui ; oh ! pour moi vengeance !

Puis il saisit le livre d'Ovide et l'ouvrit au hasard : par une fatale coïncidence ses yeux tombèrent sur la fable de Dédale et Perdix, il lut avidement la page.

—Par le ciel ! s'écria-t-il, Ovidius était un grand poète, il sera désormais ma lecture favorite. Loys ! Loys ! plus de paix entre nous, de la guerre, du sang. Ah ! ah ! tu ne te vanteras plus de m'avoir vaincu.

Et il se leva soudain. En étendant les bras contre la muraille pour se soutenir, ses mains rencontrèrent un corps froid et luisant, qui, heurté contre le mur, rendit un son métallique, il s'en saisit avec ardeur ; c'était un bel et bon poignard de Tolède à lame fine et bien trempée, un vrai poignard d'artiste ou d'assassin. Il le serra fortement contre sa poitrine.

— J'ai ma vengeance toute trouvée, dit-il en grinçant des dents. Et il marcha. Il ouvrit doucement la porte de sa chambre, qui donnait dans la salle commune, et continua sa route. La lune était alors large et pâle, ses rayons tombaient d'aplomb sur les verrières de la maison du maçon, et dessinaient les objets d'une manière tout à fait fantastique. Il glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de Loys, elle n'était fermée que par un simple loquet, il entra ; lorsqu'il se retourna pour la fermer, il fut étonné de ne plus la trouver ouverte ; cependant il était bien seul. Oui, il se croyait seul, mais si le crime veille l'amour est aussi vigilant.

Marguerite était couchée, elle allait s'endormir, priant Dieu pour son père, pour son ami, pour elle ; lorsqu'elle entendit Berneval se relever dans sa chambre ; elle écouta, elle put distinguer quelques imprécations arrachées par la colère, elle crut devoir les attribuer à la douleur, et croyant son père malade elle voulut lui porter secours ; elle se leva donc sur le champ, jeta sur ses épaules une mante blanche, et sortit de sa modeste retraite. Elle approchait de la chambre de son père lorsqu'elle vit la porte s'ouvrir, son père en sortit pâle et les yeux hagards ; elle fut effrayée de l'expression de sa physionomie, elle trembla en voyant le poignard qu'il tenait à la main. Folle, égarée, ne sachant que faire, elle ne trouva rien de mieux que de se retirer dans un angle de croisée ; elle le vit s'avancer à pas lents vers la chambre de Loys ; légère comme une ombre, elle courut sur ses pas sans faire aucun bruit, entra dans la chambre, ferma la porte, et se jeta derrière la ruelle du lit ; Berneval s'avança ! Loys dormait ! Il paraissait en proie à un rêve affligeant. Le maître se pencha sur lui deux fois, il leva son poignard, deux fois sa main retomba sans force et comme paralysée. Loys fit un mouvement, il étendit les bras et prononça quelques mots. Berneval fut sur le point de s'enfuir, mais il se ravisa, il se pencha près du dormeur, et haletant il écouta.

— Marguerite, disait Loys, j'ai peur, je désespère de notre union ; ton père, oh ! ton père !

Et derrière le chevet du lit Marguerite, égarée, tremblante, semblait sous le poids d'un affreux cauchemar ; elle voulait parler, et les paroles se présentaient confuses sur ses lèvres sans pouvoir s'articuler ; elle voyait son père là, le poignard à la main, prêt à poignarder son bien-aimé : il ne fallait qu'un mot pour sauver Loys, et ce mot elle ne pouvait le dire, la frayeur la paralysait.

— Oh ! oui, ils l'ont dit, ce sont eux... ce n'est pas moi, ils l'ont dit : il a mieux fait que le maître.

— Il a mieux fait que le maître, répéta en grinçant des dents Alexandre Berneval : il a mieux fait que le maître ! ... C'est l'arrêt de ta mort !

Et son bras tomba tout-à-coup avec une rage forcenée. La lame s'abattit et s'enfonça en sifflant dans le sein du malheureux apprenti. — Marguerite, à moi ! cria Loys. Et pâle, les dents serrées, la malheureuse tomba sur le lit. A la vue de cette apparition qui se dressait subitement devant lui, toute blanche et toute gigantesque, Berneval

eut peur, il s'enfuit en frissonnant, et laissa le poignard dans la plaie. Il alla tomber sur son lit, et bientôt une espèce de sommeil, enfant du délire, vint s'emparer de lui et fermer ses paupières appesanties.

Il y avait quelques heures qu'Alexandre Berneval s'était rendu coupable d'un crime affreux, qui avait privé à la fois la société d'un artiste et sa fille de son bien-aimé, lorsque tout-à-coup un mouvement violent fit choir les rideaux de son lit : il ouvrit les yeux, et il vit à la pâle clarté de la lune la même apparition qui l'avait déjà tant effrayé lors de l'assassinat de Loys. Marguerite, car c'était elle, se pencha sur le lit de son père, elle le secoua par le bras, et lui dit :

— Mon père, mon père, réveillez-vous, le meurtre est dans la maison, on en veut à notre vie, ils ont déjà voulu assassiner mon fiancé, mon bien-aimé Loys..... mais je l'ai défendu, je suis forte, allez : voyez le beau poignard que j'ai.... si l'on vient nous attaquer, je serai là, mon père, car vous m'avez toujours aimée, vous ; vous aimez aussi mon pauvre Loys ; vous êtes bon, vous, et je vous aime beaucoup. Et pendant ces étranges discours, l'assassin se tordait gémissant sur son lit, hurlant de douleur et d'effroi et tendant vers sa fille des mains suppliantes. Marguerite continua en pleurant :

— Mon père, qu'est-ce que je leur avais fait ? Je m'étais parée à l'avance, ma robe de fiancée était si belle et si blanche... ils me l'ont salie, ils l'ont rougie de larges taches, on dirait du sang, mon père.....

Puis après une pause, elle continua rapidement : Venez, venez donc vite, ô mon père ! si vous tardez encore, il ne sera plus tems ; venez défendre Loys, il vous aime bien, lui aussi mon père ; si l'on vous attaquait, il vous défendrait.

— Marguerite, Marguerite, ma fille ! cria le vieillard, pitié, pitié ! ne m'accable pas !

La jeune fille se pencha sur lui, elle regarda avec une indéfinissable expression d'horreur et de mépris.

— L'assassin ! dit-elle ; et elle s'élança hors de la chambre en poussant un éclat de rire sauvage. Berneval retomba sur sa couche anéanti.

Vers les cinq heures du matin, les compagnons de Loys furent exacts au rendez-vous qu'il leur avait donné : ils frappèrent violemment à la porte, une vieille servante vint leur ouvrir, ils allèrent à la chambre de l'apprenti ; le premier qui entra sortit aussitôt en disant : Loys est assassiné ! Ils pénétrèrent tous dans le retrait et restèrent muets d'horreur à la vue de l'infortuné baigné dans son sang. Les uns restèrent à la garde du cadavre, les autres allèrent chercher les officiers de justice, quelques-uns se répandirent dans la maison. Bientôt les gens du roi arrivèrent, et en même tems Alexandre Berneval et sa fille, que l'on avait amenés séparément de leurs appartements. Berneval était pâle, il ne disait rien.

Pour Marguerite, quand elle vit Loys, elle s'écria : Voici là mon fiancé, voyez comme ils me l'ont fait beau ! Et brandissant le poignard qu'elle tira de son sein : Voici l'arme avec laquelle ils l'ont tué..... Pour l'assassin, ajouta-t-elle lentement, c'est lui. Elle montra son père et tomba.

— La folle a dit vrai, dit un des assistans, la blessure s'est rouverte.

C'était alors une opinion généralement répandue que

les blessures d'un cadavre saignaient et se rouvraient à la vue de l'assassin.

Berneval restait muet, on s'empara de lui, son visage garda toujours la même impassibilité ; seulement une larme brûlante vint s'arrêter sous sa paupière quand il passa près du corps de sa fille que l'on cherchait à rendre à la vie.

Huit jours après les événements dont nous venons de parler, une foule immense était rassemblée autour d'une potence qui se dressait haute et menaçante sur le Mont de Justice, en face de Rouen. On attendait Alexandre Berneval, condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suivit pour avoir traîtreusement assassiné son apprenti Loys : une jeune fille était au milieu de la foule et attendait comme les autres. Enfin un long hurra s'éleva, Berneval apparaissait entre le prêtre et le bourreau.

— A mort l'assassin ! hurla le peuple.

— A mort l'assassin ! répéta la jeune fille.

Berneval arriva au pied de la potence, et monta d'un pas ferme la fatale échelle ; cependant son courage parut faiblir à la vue de la jeune fille, il la regarda et se prit à pleurer. Mais le bourreau avait accroché la corde et bientôt le corps du patient s'agita tournoyant dans les convulsions de l'agonie.

— Te voilà donc pendu, tueur d'amans, voleur ! te voilà donc pendu, hurlait la jeune fille. Merci, mon brave bourreau, à toi grand merci ! Tiens, voilà pour ta peine ! Et elle lui jeta un colier d'or.

— Qu'elle horreur ! dit une jeune femme, c'est Marguerite, c'est sa fille !

— Ma fille, dit le prêtre, oubliez-vous donc que ce malheureux était votre père ?

— Mon père ? prêtre, tu mens, répondit Marguerite ; tu mens. Puis une lueur d'intelligence sembla tout-à-coup éclairer son pâle visage, elle poussa un grand cri, et tomba.

— Morte ! dit le prêtre en pleurant ; pauvre enfant ! que de douleur a pesé sur elle ! Et s'agenouillant, il la bénit.

Or, quelques temps après, les religieux de Saint-Omer, prenant en considération les bons et loyaux services qu'Alexandre Berneval avait rendus à leur église, ils lui accordèrent une place en terre sainte, et voulant aussi donner au peuple une image de l'oubli des injures et de la miséricorde infinie, ils déposèrent son corps avec celui de Loys dans un même tombeau, et le placèrent dans la chapelle de Sainte-Agnès.

## AGRICULTURE.

### Patates ou Pommes de terre.

Ce précieux tubercule est originaire de l'Amérique du sud. C'est de toutes les cultures sarclées celle qui rapporte le plus et aussi qui a le moins à craindre des variations de l'atmosphère. La patate soutient pourtant mieux la sécheresse qu'une trop grande humidité et les moindres gelées lui sont funestes. La récolte de l'année dernière est venue nous donner bien cruellement une nouvelle

preuve de ce fait. Il est donc à espérer que le cultivateur, devenu plus sage par le malheur, ne tardera plus jusqu'à la fin de juin et même au commencement de juillet à planter ses patates. Le meilleur temps serait la fin de mai ou les premiers jours de juin.

Certains cultivateurs plantent la patate entière, en ayant soin de choisir tantôt celles qui sont d'une grosseur moyenne, tantôt les plus petites. Les moyennes et surtout les petites ne donnent pas toujours de beaux fruits, parce que leurs germes n'ayant point acquis assez de force et de développemens, viennent mal. Les grosses patates ou les fragmens de grosses patates réussissent très bien. La voie des semis est la plus longue, mais aussi la plus sûre pour avoir de bonnes espèces. Il est probable même que les patates longtemps reproduites par bouture, à la manière ordinaire, viennent à dégénérer et qu'il faudrait employer le semis pour les régénérer. On prend à cet effet au bout des tiges les baies qui renferment la graine et on les concasse ; puis après avoir lavé la graine pour la mieux diviser, on la met sécher au soleil et l'on sème en rayons, en ayant soin de couvrir de fumier bien pourri. Chacun a pu observer que les espèces de patates qu'on cultive depuis longtemps, qui produisaient d'abord beaucoup de fleurs et de baies, ont cessé graduellement d'en produire : ceci est, suivant nous, un signe de dégénération. Il faudrait pour les régénérer avoir recours au semis.

Quelques personnes coupent les tiges, avant que les patates soient parvenues à leur maturité, c'est une faute grave. En les enlevant pendant le cours de la végétation, c'est nuire à l'accroissement du fruit.

La production de la patate est variable en raison de la nature des terrains. Pour avoir la plus grande quantité de produits, le sol doit être riche et léger et mélangé de glaise. À un sol favorable, il faut ajouter des labourages suffisans pour le diviser profondément et des engrais abondans pour l'enrichir. Les terrains élevés donnent des patates plus riches en matière nutritive que les terrains bas. Tout le monde sait encore que les terres les plus pauvres et très sablonneuses sont celles qui produisent les patates les plus farineuses et de meilleur goût. Si la saison est sèche, la récolte est moins abondante ; mais alors ces fruits acquièrent à un plus haut degré les deux qualités qu'on vient de signaler.

La manière la plus utile d'employer la patate, comme aliment, est de la consommer sans en changer l'état. Ainsi la patate mangée cuite sous la cendre, à l'eau ou à la vapeur, ou bien accommodée comme un autre légume, fournit la plus grande quantité de matière alimentaire possible.

On a essayé plusieurs moyens de faire servir la patate à la fabrication du pain. Quelques-uns de ces moyens sont très compliqués et peu propres à être employés par la classe de personnes à qui ils seraient surtout utiles, la classe la plus pauvre. N'en parlons pas.

Voici à peu près ce qui se pratique dans quelques ménages Canadiens. On fait cuire la patate au four, dans l'eau ou à la vapeur de l'eau bouillante ; on en enlève la peau et on les écrase à la main ou de préférence avec un rouleau de bois. Cette opération n'est pas longue et la patate a bientôt pris sous le rouleau la consistance d'une pâte surtout si on l'écrase encore chaude. Si l'on veut détruire les grumeaux qui restent toujours plus ou moins après cette opération, il faut passer dans une passoire.

La moitié de la farine destinée à faire le pain est con-

vertie en levain. On mêle ce levain avec la farine restante et c'est là le moment d'y ajouter la patate. On pétrit avec de l'eau plus ou moins chaude selon la saison et l'état du levain ; la pâte bien pétrie, on la tourne en pain, et quand elle est levée on l'ensourne. Le four ne doit pas être chauffé autant que de coutume, pour que le pain ne soit pas saisi et on l'y laisse un peu plus longtemps que le pain de farine pure. Ce pain est très savoureux, il se tient frais pendant longtemps : il est d'une bonne digestion ; il ne diffère point à l'œil du pain de froment pur et en diffère à peine au goût. La meilleure proportion est parties égales de patates et de farine : mais quelques personnes ont introduit avec succès deux tiers de patates sur un de farine.

Comme un champ planté de patates peut nourrir trois ou six fois autant d'individus qu'ensemencé de blé et que la récolte de cet tubercule a plus de chances de succès que celle des céréales, la culture n'en doit pas être négligée. Il est aussi à espérer que l'emploi de la patate dans la préparation du pain s'étendra d'avantage ; il doit être un objet important d'économie domestique, lorsque le prix du blé étant très élevé, les patates se donnent presque pour rien. Au prix qu'elles sont cette année, ce pain ne serait que peu économique, parce qu'un minot de blé contient presque autant de matière nutritive que trois de patates. Cependant, année commune, l'emploi de la patate dans le pain est regardé comme tellement économique en Europe qu'on s'y est mis à fabriquer de la farine [ou féculé] de patates. Voici les procédés que l'on emploie pour cela.

On fait cuire les patates à la vapeur de l'eau bouillante, parceque ainsi elles conservent toute leur saveur et que la cuisson en est beaucoup plus prompte que de toute autre manière. Pour opérer cette cuisson, on met environ trois à quatre pouces d'eau dans une grande chaudière que l'on place sur le feu. Lorsque l'eau est prête à bouillir, l'on introduit dans le vase un panier d'osier, en observant d'y adapter quelques petits pieds assez élevés pour que le panier ne touche pas l'eau et d'y attacher une anse de cordes, afin de pouvoir le retirer à volonté. Ce panier étant ainsi disposé, on y place les patates jusqu'à ce que le vase en soit entièrement rempli. On a soin ensuite de les couvrir de manière à concentrer la vapeur de l'eau et empêcher qu'il ne s'en échappe que le moins possible. Il est nécessaire d'entretenir l'eau toujours bouillante pendant environ 50 minutes et alors les patates, même les plus grosses, étant parfaitement cuites, on les retire du vase et on les laisse refroidir environ un quart d'heure avant d'en enlever la pellicule.

Lorsqu'on les a écrasées on les place sur de petites claies d'osier jusqu'à l'épaisseur d'environ deux pouces. Ces petites claies sont plates, ayant de petits pieds pour les tenir élevées d'environ trois pouces. Pendant qu'on place la pulpe de patates sur ces claies, on fait chauffer le four jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré de chaleur qu'il conserve quand on en retire le pain.— On y introduit ensuite les claies et l'on a soin de ne pas fermer entièrement la porte du four, afin d'améliorer la dessiccation des patates, en donnant à la vapeur qui s'en exhale le moyen de s'échapper facilement.

Lorsqu'il ne sortira plus de vapeur du four, que la pulpe de patate sera bien cassante sous les doigts, elle sera suffisamment desséchée et il faudra alors la retirer du

four. On la laisse ensuite refroidir sur les claies, après quoi on la renfermera dans des sacs qu'on placera à l'abri de l'humidité.

Quand on a des patates cuites et desséchées en quantité suffisante, on peut les convertir en farine, en les faisant moulin dans un moulin ordinaire et de la même manière que s'opère la mouture du grain. Cette farine un peu rousse n'est susceptible d'aucune fermentation, tant qu'on a soin de la préserver de l'humidité ; elle peut se conserver plusieurs années sans qu'elle perde rien de sa qualité. On mélange cette farine jusqu'à concurrence de moitié et même plus avec celle de pur froment et d'un tiers avec celle d'orge ou de seigle.

Cette farine est également propre à faire d'excellente bouillie.

— 0000 —

### Le livret de Jean Paul, laboureur.

N O . I .

Suite.

Comme je suis à mentionner le savon et les chandelles, il ne serait peut-être pas superflu de parler de quelques industries liées surtout à la fabrication du premier. C'est de la potasse qu'on peut considérer comme un produit du pays qu'il est question. Je préfère cette fabrication et le commerce qui s'en fait de beaucoup au commerce de bois. Celle-là contribue à la culture de la terre, celui-ci la retarde ; le commerce de potasse est profitable à l'habitant fabricant, parce que, sauf le moment qu'il porte le produit de son industrie au marché le plus voisin, il reste sur sa terre loin des mœurs corrompues des grandes villes et de la civilisation gangrenée de l'Europe, son gain est certain, ses dépenses pendant qu'il vend la potasse assez petites ; les chantiers démoralisent notre jeunesse, elle y apprend des vices qu'on ne rêve pas seulement dans la paisible maison paternelle et au milieu d'une population religieuse et honnête ; elle y contracte l'amour des liqueurs enivrantes, du vagabondage ; des scènes sanglantes ont lieu entre des étrangers finatisés et de jeunes Canadiens qui ne peuvent comprendre qu'un homme puisse être l'ennemi de l'autre parcequ'il n'a pas la même origine, la même religion, parcequ'il ne parle pas la même langue. Et quant au gain, aux écus à mettre dans le coffre, j'en appelle à tous les Canadiens, s'ils ont vu beaucoup de leurs compatriotes livrés au commerce de bois, qui à la fin ne se soient pas ruinés. C'est pourquoi vive la fabrication de la potasse ! Mais il faut la bien faire ; il faut que le produit Canadien ne le cède à aucun autre en qualité ! J'ai lu là dessus de belles choses, vérifiées par l'expérience.

D'abord il est bon d'avertir les Canadiens qui se livrent à cette exploitation, que ceux qui les visitent dans leurs humbles demeures pour acheter, se servent souvent de noms à eux inconnus, mais qui ne signifient absolument pas autre chose que *potasse*, comme *Lisette* ne signifie pas autre chose que *Louise* ou *Elise*. Puis l'habitant qui répond qu'il n'a pas l'article demandé, mais seulement de la potasse, est requis de montrer sa marchandise, pour laquelle on offre un moindre prix, parceque ce n'est pas ce que Monsieur a demandé et que la potasse n'a pas



de prix cette année. L'habitant de peur de ne rien obtenir de la potasse, très reconnaissant de la bonté qu'a monsieur de l'avertir du prix de marché, lui laisse sa marchandise à vil prix, au moins à un prix inférieur à celui du marché. On voit donc qu'il est bon quelquefois de connaître les différens noms donnés à un objet. Or la potasse se nomme encore *sel d'absinthe, sel de centaurée, sel de tartre, sel de chardon béni, cendres gravelées* (ce nom pourtant appartient plutôt au vin brûlé et fortement calciné, produit de la crème de tartre qu'il renferme,) *salin, pierre à cautère, protoxide hydraté de potassium, &c.*

La potasse, qui est un sel selon les chimistes, se trouve dans les cendres et tous les végétaux en différentes combinaisons; mais toutes les cendres n'en contiennent pas une égale quantité; il en est qui en sont très pauvres et d'autres qui en donnent beaucoup. C'est pour cela que je me suis procuré un tableau comparatif du produit que donnent les cendres des végétaux qui sont le plus souvent employés dans cette fabrication.

Noms des Végétaux.	Quantité de Cendres.	Quantité d'Alcali.
100 parties de saule	2 4/5 ou 2,8	57/200 ou 0,285
Orme	2 46/125 " 2,367	3/10 " 0,39
Chêne	1 7/40 " 1,351	3/20 " 0,1534
Peuplier	1 47/200 " 1,235	3/40 " 0,07481
Charme	1 16/125 " 1,1283	$\frac{1}{8}$ " 0,1254
Hêtre	1826/3125 " 0,5853	29/200 " 0,14572
Sapin	127/400 " 0,31740	183/250 " 0,7318
Ceps de vigne	3 19/50 " 3,379	11/20 " 0,59
Tiges de blé d'inde	8 43/50 " 8,86	1 $\frac{3}{4}$ " 1,75
Absinthe	9 149/200 " 9,744	7 3/10 " 7,3
Fèves avec leurs tiges		2
Vesce		2 $\frac{1}{2}$ " 2,75
Ortie commune	10 67/100 " 10,6718	2 $\frac{1}{2}$ " 2,5033
Chardon commun	4 17/40 " 4,04265	67/125 " 0,53734
Fougère des bois	5 " 5,00781	31/40 " 0,6269
Grand jonc de rivière	3 17/20 " 3,85395	18/25 " 0,72234
Jonc à plumasseau	3 27/200 " 3,325	127/250 " 0,50811
Genet à fleur	3 " 3,005	4 " 4,00
Bruyère	2 9/10 " 2,9019	21/25 " 0,84
Erigère Canadienne	10 4/5 " 10,80	2 13/20 " *2,652

\* Notre correspondant ne mentionne pas ici les tiges et les feuilles de la patate, dont les cendres contiennent 50 pour 100 de potasse. Il est vrai que le produit en potasse et le produit en patates s'excluent mutuellement, parce que, pour obtenir la potasse, il faut couper les tiges de la plante à l'instant où les tiges commencent à fleurir. Si on laisse murir d'avantage la plante, la quantité en

Si on veut attentivement examiner ce tableau l'ouvrage de trois grands chimistes: Kirwan, Pott et Julia Fontenelle, on découvrira 1<sup>o</sup> que les herbes donnent beaucoup plus de cendres que le bois, et que ces mêmes cendres sont beaucoup plus riches en potasse, 2<sup>o</sup> que des substances herbacées, l'absinthe l'erigère, (erigeron canadiense) les tiges de blé d'inde donnent le plus de cet alcali. De plus l'expérience démontre que les parties les plus jeunes des arbres, et surtout les feuilles, fournissent le plus de potasse. C'est une règle générale, que les arbres sont moins riches en potasse que les arbrisseaux; et ceux-ci le cèdent aux plantes herbacées. Le tronc des arbres donne moins d'alcali que les branches, celles-ci moins que les fruits, et ces derniers moins que les feuilles. Les arbres à moëlle l'emportent sur les arbres durs; les plantes qui transpirent le plus sont aussi celles qui en fournissent une plus grande quantité; l'écorce donne plus que l'aubier et celui-ci plus que le bois, enfin les arbres toujours verts sont moins riches en potasse que ceux qui perdent leurs feuilles en hiver.

Lorsqu'on veut extraire la potasse des végétaux, il faut choisir de préférence ceux ou les parties de ceux qu'on vient d'indiquer. Il vaut mieux recueillir les plantes à l'état de maturité et ne pas attendre qu'elles soient parfaitement sèches: car la combustion augmente la quantité de potasse, mais si elle est trop rapide elle en donne moins que lorsqu'elle est lente. On met donc les plantes en tas avant qu'elles soient bien sèches, et on creuse dans la terre des fosses de 3 pieds de profondeur sur 8 pieds de diamètre, que l'on enduit de terre glaise. Cette méthode est préférable à celle de les brûler en tas, parce que la combustion est plus lente, et que le vent n'emporte rien des produits. On ne surmonte pas la fosse d'un grill parce qu'on retombe alors dans le même inconvénient. Dès que les fosses sont bien sèches, on y brûle peu à peu les plantes, et quand elles sont pleines, on les tasse avec des billots de bois. Dès qu'elles sont froides, on les lessive à l'eau froide, en y ajoutant cinq pour cent de chaux pure, et l'on fait évaporer la liqueur et réduire aux deux tiers. On la coule dans des baquets où on lui laisse déposer pendant 8 jours une grande partie des sels moins solubles, et les substances étrangères qu'elle contient. On décante alors et on fait évaporer cette lessive dans des pots de fer et à secité. Le résidu s'appelle *Salin* qu'on soumet à un fourneau à réverbère, où la partie extractive est consumée et l'eau surabondante évaporée; aussi le salin acquiert alors une couleur plus ou moins blanche, et perd de 10 à 15 pour cent de son poids; c'est ce qu'on appelle potasse. Dans cette calcination, il faut éviter que le sel ne se fonde, parce que la matière extractive ne serait pas entièrement brûlée, et que la potasse s'unirait avec les parties terreuses pour former une espèce de substance vitreuse très difficile à dissoudre.

potasse diminue jusqu'à ce qu'elle ne devienne plus que de 2 pour 100, à la fin de la végétation. Cependant il est facile de faire deux abondantes récoltes de fanage, conséquemment de potasse sur le même sol et dans la même année; en effet, puis que la saison n'est pas avancée lors de la première coupe on peut donner un second labour à la terre, planter de nouvelles patates et faire une seconde récolte. Depuis quelques années on fait beaucoup de cette potasse en Europe. On a calculé que la valeur de la potasse produite sur un arpent de terre, au moyen d'une double récolte, doit être au moins de 50 piastres par année.—[NOTE DE L'ÉD.]

En parlant de potasse je me rappelle que dernièrement j'ai lu dans les gazettes, que la betterave dont on fait le sucre, en donne aussi. Il faut espérer que le tems nous montrera le comment. Mais en attendant il serait peut-être utile de dire un mot de la betterave même, qui est peu cultivée en Canada, quoi qu'elle produise bien là où elle l'est. Ce sera pour le No. 2 du livret.

— 0000 —

## COQS D'INDE OU DINDONS.

L'enfance du dindon est très délicate et beaucoup plus que celle des autres oiseaux de la basse-cour; mais une fois âgé de deux mois, il devient de plus en plus robuste et facile à élever.

La chaleur du climat, la nourriture et les soins contribuent beaucoup à la grosseur comme à la délicatesse de ce précieux oiseau, si recherché pour l'excellence de sa chair.

La dinde est plus délicate à manger que le dindon; elle est aussi plus tendre. Comme la poule, et probablement les autres oiseaux, elle n'a besoin d'être fécondée qu'une fois pendant toute la durée de sa ponte. Ainsi, un seul dindon suffit non seulement pour une basse-cour entière, mais encore pour les dindes de plusieurs villages.

Chaque ponte annuelle est de quinze à vingt-cinq œufs. La femelle pond quelquefois tous les jours; mais plus souvent tous les deux jours lorsque la saison n'est pas chaude. Les dindes de deux à quatre ans pondent plus et produisent des œufs plus gros que les dindes moins âgées.

Les dindons peuvent s'allier avec les paons, et donnent ainsi des mulets ou des métis assez agréables à voir et à manger.

La dinde s'attache tellement à ses œufs, qui éclosent du vingt-neuvième au trente-deuxième jour, elle est si bonne couveuse, que souvent, au lieu de les abandonner, elle préfère mourir de faim, et, qu'après une première couvaison, on peut la en faire faire trois ou quatre consécutives. Cette prolongation d'un service pénible la fatigue, l'épuise et finirait par la faire périr. Comme elle peut couvrir beaucoup d'œufs, qu'elle est fort patiente et très affectueuse, on l'emploie à couvrir des œufs de cane, d'oie ou de poule, dont on peut élever les petits sans mère, lorsque la saison est assez chaude pour permettre de les laisser croître seuls et d'eux-mêmes dans les basses-cours.

On calcule qu'une dinde peut couvrir vingt de ses œufs ou une égale quantité d'œufs d'oie, ou trente œufs soit de poule, soit de cane.

Si le printemps est froid, le dindonneau est difficile à élever. Dans son enfance il craint la froidure, il redoute l'humidité; il exige une nourriture choisie, un peu tonique et fortifiante. Aussi lui donne-t-on d'abord en quelques pays quelques gouttes de vin et des œufs brouillés. Il faut aussi le mettre à l'abri de la grande chaleur et des coups de soleil, tant qu'il est fort jeune.

La première nourriture des dindonneaux doit être composée de pain émié dans un peu d'eau et de vin rouge, ou de cidre, ou de bière, avec quelques œufs brouillés; et ensuite du pain émié avec du lait, un peu de persil et de millefeuilles (appelés ici *herbe à dinde*) hachés menu, et formant une pâte plutôt ferme que liquide. Cette sul-

sistance prévient le dévoiement auquel ces jeunes animaux sont sujets, et qui les fait périr en peu de tems. Quand cette maladie les attaque, soit à cette époque, soit lorsque ils sont plus avancés en âge, on leur fait avaler quelques gouttes de vin rouge pur, dans lequel, s'il n'est pas de très bonne qualité, il est à propos de faire infuser un peu de cannelle. Au bout de huit ou dix jours, on diminue dans la pâte la quantité d'œufs qu'on y mettait; on augmente celle des herbes; on y joint un peu de farine d'orge, de ble d'inde, de sarrasin ou de fèves de marais, et on supprime le lait.

Ensuite, comme les autres dindons, ils n'ont plus besoin que de grain, et même ils ne tardent pas à devenir capables de pouvoir par eux-mêmes à leur nourriture.

Les dindonneaux sont devenus dindons lorsque ils ont pris le rouge, c'est à dire quand au doigt qui revêtait leur tête on voit sur ceder de petites canoncules rouges. C'est pour eux une époque de crise et de maladie pendant la durée de laquelle un peu de vin rouge leur devient nécessaire, s'ils paraissent abatus et languissans. Cet accident leur survient du deuxième au troisième mois de leur naissance.

Aussitôt que les dindons ont pris le rouge, ils deviennent robustes et ne redoutent plus aucunes maladies. De ce moment et jusque à ce que la rigueur de l'hiver force de les faire entrer au poulailler, on les fait jucher dehors, en plein air. Ils en seroient moins sujets à la vermine; leur chair en sera plus savoureuse.

Pour mettre les dindons en chair et ensuite les engraisser, on leur fait avaler une pâte de patates cuites avec du lait. Pendant leur engraissement on doit tout le jour leur tenir le jabot rempli, en les empatant le matin, le midi et le soir, dans un lieu obscur et paisible, et en leur donnant peu à boire. Parvenu au point désirable, un bon dindon pèse de 20 à 25 livres. La femelle s'engraisse plus facilement, est plus petite; mais son goût est plus délicat et sa chair plus tendre que celle des mâles.

Comme le dindon ou coq-d'Inde devient coriace au-delà de trois ans, il faut le remplacer pour l'engraisser, lorsque, à sa troisième année, il a, dans le printemps, fécondé les femelles.

— 0000 —

## CE UFS.

C'est principalement à la fin de l'hiver, et surtout au printemps, que les oiseaux donnent leurs œufs; mais la poule bien nourrie et tenue chaudement en produit presque toute l'année. Le sarrasin lui fait accélérer le moment de sa ponte; l'orge donne à ses œufs une saveur agréable.

Hippocrate a beaucoup recommandé les œufs comme nourriture. Avicenne prétend que le jaune de l'œuf donne en sang une quantité égale à la sienne.

On a beaucoup parlé d'œufs de coq, et, à ce sujet, on a raconté des fables plus ridicules les unes que les autres. Ce sont des concrétions qui ont, à la vente, la forme de l'œuf, mais qui, au lieu du jaune, de l'albumen, etc., ne contiennent qu'une substance glorieuse.

Nous allons nous borner à traiter, sous le rapport économique, de l'œuf de poule, le meilleur et le plus recherché comme aliment.

Il entre comme principal ou comme accessoire dans un grand nombre de préparations culinaires : on en mange dans toutes les saisons ; il convient sous diverses formes à tous les tempéramens. Frais et peu cuits, les œufs sont excellens. Vieux, ils n'ont pas les mêmes qualités, surtout lorsqu'ils sont conservés sans soin ; qu'ils sont gardés trop long tems ; qu'ils sont placés dans un lieu chaud ou humide, et exposés aux variations de l'atmosphère.

Pour la nourriture et pour l'incubation, ils doivent être employés peu de temps après leur ponte, être conservés en un lieu frais et sec dans de la laine ou du coton, à l'abri du soleil, du grand jour et de l'air libre.

Nous ajouterons que la gelée et les grandes chaleurs détruisent rapidement le germe des œufs, et les rendent stériles ; il faut donc les en préserver soigneusement.

Les œufs que l'on doit préférer pour la provision d'hiver, sont ceux qui ont été pondus en octobre. Il sont d'une garde plus facile que ceux qui ont eu à redouter la chaleur.

Les déplacemens fréquens, les cahots des voitures, le roulis des vaisseaux, contribuent à détériorer promptement les œufs.

Parmentier conseille de ne conserver que des œufs qui n'aient pas été fécondés, c'est-à-dire qui proviennent de poules éloignées depuis long-tems de la présence du coq : ces œufs sont moins prompts à s'altérer, et restent plus long-tems délicats.

On conseille encore de placer dans un baïl, avec des couches de sel, les œufs que l'on veut garder en provision. Les œufs demi-cuits, enfermés ensuite lorsque ils sont refroidis, puis réchauffés au bout de quelques mois, semblent presque aussi bons que lorsque ils étaient frais.

(Voyez ce qui a été dit sur ce sujet au 2d. No. de ce volume, Page 23.)

## ECONOMIE,

### INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE.

#### HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Suite.*

Du neuvième au onzième siècle.

Pendant que l'Europe travaillait avec peine à sortir de Pignorance et de l'inaction où l'avaient jetée les invasions multipliées des barbares, les sciences et les arts brillèrent chez les Arabes. Ils cultivèrent les mathématiques, la physique, la médecine, l'astronomie, et les transportèrent en Espagne avec leurs armes victorieuses. L'Italie s'instruisit à leur école ; et appliquant ses connaissances à l'industrie et au commerce, elle devint la première des nations européennes. Mais cette fois Venise et Gènes, Pise, Lucques Florence, l'empêchèrent sur l'antique et superbe Rome. Les routes, si belles sous les empereurs et impraticables depuis plusieurs siècles, s'ouvrirent au commerce. Les marchandises affluèrent

dans tous les ports, sur toutes les places, les échanges se multiplièrent, des fabriques furent créées, elles prospérèrent, et les peuples industrieux s'enrichirent rapidement.

Ce fut une grande nouveauté que la première foire qui s'ouvrit à Aix-la-Chapelle, résidence de Charlemagne. Les Saxons y accoururent avec l'étain et le plomb de l'Angleterre ; les Juifs avec des bijoux et des vases précieux ; les Esclavons avec les métaux du nord ; les Lombards, les Espagnols avec les marchandises qui leur arrivaient d'Afrique, d'Égypte, de Syrie et les produits de leur solides négocians de France avec ceux de leur industrie. Le temps de cette foire devint celui des amusemens, et l'on s'y rendait avec d'autant plus d'empressement qu'il n'y avait alors ni spectacle ni réunion d'aucune espèce. La cour de Charlemagne était la seule en honneur. Les marchands des côtes de Toscane et ceux de Marseille allaient chercher à Constantinople, pour cette cour, des étoffes de soie. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damasquinait le fer, on fabriquait le verre ; mais le linge était peu commun. La monnaie avait à peu près la même valeur que celle de l'empire romain sous Constantin : le sou d'or vaudrait aujourd'hui près de quinze francs de notre monnaie. C'est à Charlemagne que remonte l'usage de compter par livres, sous et deniers ; il avait eu l'idée, et prescrivit même, mais sans pouvoir l'établir, l'uniformité des poids et mesures.

Charles ne fonda pas, comme on l'a dit, l'Université de Paris, mais bien de nombreuses écoles à Aix-la-Chapelle, sa résidence ordinaire ; il y en avait une dans son propre palais, et il la surveillait avec le soin qu'il savait donner à toutes les affaires de son vaste empire. Les villes d'Aix et de Paris n'étaient pas seules favorisées : il rassembla, dit le moine d'Angoulême, des maîtres de l'art de la grammaire et du calcul, et il les conduisit en France, en leur ordonnant d'y répandre le goût des lettres ; car avant le seigneur roi Charles, il n'y avait en France aucune étude des arts libéraux. Le savant Alcuin était à cette époque le confident, le conseiller, le docteur de Charlemagne ; c'est surtout à lui qu'on doit les recherches laborieuses des manuscrits de l'ancienne littérature, les copies innombrables qui l'ont répandue dans le monde barbare, et l'établissement des écoles où il enseignait lui-même avec un grand éclat. La famille impériale et son chef étaient au nombre de ses auditeurs dans l'école du palais. Charlemagne mettait beaucoup de prix à la musique sacrée, et fonda aussi des écoles de chant ecclésiastique. L'église lui doit l'institution du chant grégorien.

La première horloge à roues qui ait paru en France fut envoyée à Pepin-le-Bref par le pape Paul Ier. Le calife Haroun en donna à Charlemagne une seconde, dont les historiens du temps parlent avec une grande admiration.

Quelques auteurs font remonter la chevalerie à Charlemagne : mais l'institution qui mérite véritablement ce nom ne remonte guère au-delà du onzième siècle, où nous la retrouverons.

Alfred fut pour la Grande-Bretagne ce que Charlemagne avait été pour le continent, le restaurateur des arts et des lettres, du commerce et de l'industrie. Remonté au trône de ses pères de la manière la plus étonnante (si tout ce qu'on raconte est vrai,) il consolida son pouvoir par des

bienfaits. L'Angleterre lui doit sa division en comtés, districts et cantons; un code de lois civiles, des lois pénales remarquables par leur humanité, et en tête de ces lois l'institution du jugement par jury. Elle lui doit de plus la création d'une marine toujours puissante depuis lors; enfin la fondation de la célèbre université d'Oxford et de sa bibliothèque. Cultivateur, architecte, géomètre autant qu'on pouvait l'être au neuvième siècle, il apprenait à ses sujets à féconder leurs champs, à se bâtir des maisons plus solides et plus commodes, à construire des forts pour leur défense et des temples pour leur culte. Il orna leur esprit et excitait leur émulation par des ouvrages d'histoire qu'il composait ou traduisait du latin. Ce roi philosophe voulait que l'instruction fût un bien commun à tous ses sujets; il punissait par des amendes les pères qui n'envoyaient pas leurs enfans aux écoles publiques, et proclamait dans ses lois « que la raison et l'intelligence étant les signes privilégiés de l'espèce humaine, c'était la dégrader, c'était se révolter contre le Créateur que d'ôter à sa plus noble créature l'exercice des facultés par lesquelles il a distingué l'homme de la bête. »

— 00000 —

MR. L'ÉDITEUR,

Permettez au soussigné à l'exemple de *Petit-Jean*, de satisfaire son ambition, et de dire deux mots utiles à ses compatriotes. Je tiens un peu à cette race d'hommes, qui aiment les observations et les expériences: chacun a son faible dans ce monde. J'ai un jardin, et il y pousse quelques vignes: cet automne, voyant que les gelées allaient m'enlever le fruit de mon petit vignoble, je parcourus ma bibliothèque, je feuilletai mes volumes, et trouvai la recette suivante, pour faire du verjus.

« Prenez une certaine quantité de grappes, avant que le raisin soit tout à fait mûr, nettoyez-les, ôtez en les grains « gâtes. Ecrasez ensuite votre raisin dans un mortier, « évitant de broyer les pépins, qui donneraient de l'amertume au verjus; coulez ensuite à travers un linge dans « un vaisseau de grès, jetez y quelques pincées de sel fin, « transvidez dans des bouteilles, laissez déposer au soleil « pendant 4 ou 5 jours, coulez au clair, transvidez de nouveau dans des bouteilles, fermez hermétiquement, et portez à la cave. »

Je suivis cette recette exactement, et au bout d'un mois j'ouvris une de mes bouteilles: j'y trouvai un excellent verjus, aussi fort que les meilleurs vinaigres, mais d'une saveur beaucoup plus agréable, ayant un petit goût de cidre, ou même de Champagne.

À présent une réflexion, Mr. l'Éditeur. Presque tous les ans, le froûl vient si vite en Canada, qu'il ne laisse pas le temps de mûrir. Pourquoi le laisser perdre? Faisons-en du verjus, et c'est autant de gagné.

— 00000 —  
 Votre Serviteur,  
 CASTOR.

## DEVOIRS DE L'INSTITUTEUR:

L'instituteur exerce un sacerdoce et ne fait point un métier; ses fonctions sont toutes morales; ses rapports sont toujours sociaux, car la vie commence pour l'enfant sur les bancs de l'école, et ce que lui enseigne la parole du maître est la base de son avenir. On conçoit facilement, après ce préambule, qu'il n'y a pas de vie privée

pour l'instituteur; son existence entière est un dévouement; elle est asservie à des devoirs qu'il ne saurait enfreindre sans compromettre le succès de ses travaux ou la dignité de son caractère.

L'instituteur doit se considérer comme un père de famille, ou comme un roi, du temps qu'ils étaient seulement des pasteurs d'hommes; il doit guider les enfans et tenir sur eux des yeux toujours ouverts, au sein de leurs travaux, au milieu de leurs jeux, durant leurs repas et jusque dans leur sommeil. Gardien de l'innocence, il est responsable de la santé morale et physique des êtres qui lui sont confiés; il doit donner à la société des hommes purs.

Pour parvenir à ce but, il faut régler l'emploi du temps, établir une discipline sévère et ne jamais punir qu'à regret, mais avec une équité inflexible, sans transiger avec aucune considération personnelle: rien ne produit un plus funeste effet sur l'esprit des enfans, que la punition d'une faute qu'ils n'ont pas commise ou que l'absolution de celle dont ils se sont rendus coupables.

Dans la classe, pour les occupations journalières la condition la plus importante est l'ordre et la distribution exacte du temps du travail. Sans ordre point de progrès, point d'éducation possible.

Dans l'enseignement et les exercices des classes, le grand mérite consiste à ce qu'aucun moment ne soit perdu pour aucun des élèves; c'est ici que se manifeste particulièrement la supériorité des méthodes simultanées et mutuelles sur l'enseignement individuel.

Dans une école où l'enseignement est mal dirigé, mal combiné, où les élèves ne sont pas constamment occupés la discipline souffre, l'instruction est lente et l'éducation morale sans force. Je conseille donc aux instituteurs de varier les occupations de telle sorte que les enfans naturellement enclins à se fatiguer des mêmes choses ne sentent jamais la monotonie du travail; de ne pas les obliger à se tenir en face de leurs livres, immobiles comme des statues, mais aussi de ne point leur permettre un maintien qui porterait à la nonchalance, il faut aider au développement de la nature, si agissante chez les enfans, sans la contraindre en rien. Autre chose est de comprimer ou de diriger. C'est ainsi qu'on aggrave et qu'on fausse le caractère de l'écolier en le tourmentant à tout propos; pour échapper à cette pénible contrainte, il perd sa naïveté, sa franchise; il cherche les moyens d'adoucir sa situation, et peu à peu se montre main-tenant, hypocrite et méchant. Le maître et ce qui vient de lui lui semblent suspects, injustes, insupportables, l'école n'est pour lui qu'une prison; tout ce qui n'est pas permis prend à ses yeux un charme funeste; tout ce qu'il lui faut suivre est un supplice jusqu'au jour où, libre enfin, il va promener dans le monde son incapacité et ses mauvais penchans.

Lorsqu'au contraire, l'instituteur habile sait fermer les yeux sur les puérités pardonnables à la rigueur, sa voix est écoutée quand elle adresse un reproche; la douceur ordinaire fait plus vivement sentir la sévérité méritée; les encouragemens accordés pour le bien donnent au blâme ou la simple improbation un caractère de puissance qui impressionne davantage les enfans, et la récompense qu'ils trouvent dans l'accomplissement de leurs devoirs porte des fruits jusqu'au sein des recreations: il est à remarquer que l'élève attentif, docile et travailleur, est bon camarade. Celui-là sera bon fils, bon père, bon citoyen. En général, la douceur et la bonté envers les enfans leur

donnent de l'assurance ; ils ne sont pas retenus par la crainte ; ils font un usage plus complet de leurs facultés, et il en résulte des avantages immenses pour leur instruction.

En aucun cas, l'instituteur ne doit s'emporter contre les élèves, c'est un point important : un visage sérieux leur impose trop ; un visage mobile ne leur impose pas assez ; l'extérieur est peu de chose sans doute, mais il est pour le maître ce qu'est le geste pour l'orateur : il ajoute, il donne de la puissance à la parole.

L'enfance est naturellement impressionnable et sympathique, mais elle est changeante et difficile à fixer ; il faut se servir adroitement de ses qualités naturelles pour combattre des défauts qu'elle tient aussi de sa nature. C'est ainsi qu'il est prudent de ne jamais attendre que l'ennui gagne l'enfant dans ses leçons, dût-on plutôt les abrégier, ou partager les classes par quelques momens de récréation. Les leçons courtes et fortes valent mieux que les leçons longues et prolixes ; ce qui n'est pas bien compris d'abord, reste pourtant comme un germe dans l'esprit pour se développer plus tard. C'est ainsi qu'on doit se garder de gronder un élève parce qu'il n'a pas saisi le sens d'une leçon, ou parce qu'il la sait mal : ce serait s'exposer à le punir de notre propre tort, soit que nous eussions mal présenté le sujet de la leçon, soit que nous eussions négligé de le présenter d'une façon propre à exciter l'intérêt de la classe.

Intéresser les enfans est un moyen de développer leur intelligence, et de leur faire faire chaque jour un pas de plus, tout en ranimant leur zèle et leur ardeur. Il faut en-ore exercer leur jugement et leur mémoire, l'un par l'autre, mais de préférence leur jugement. La mémoire est l'esprit des sots.

L'instruction est sans contredit, le but de l'instituteur, cependant il ne doit jamais la répandre que sanctionnée par la morale. L'instruction fait des savans, l'éducation morale seule fait des citoyens. C'est un devoir d'inspirer de bonne heure aux enfans l'amour du travail, le goût de l'ordre, la tempérance, l'économie, le respect filial, les principes de religion ; ce sont là les vertus sociales qui adoucissent les rapports des hommes entre eux. Il résulte d'ailleurs de cet enseignement moral un avantage précieux qui dispense d'avoir à infliger des punitions corporelles, humiliantes. L'instituteur ne doit jamais perdre de vue que l'enfant sera homme un jour, et qu'il faut craindre de l'accoutumer à rougir : le bonnet d'âne, l'agenouillement, la férule doivent graduellement disparaître des écoles puisque le carcan et la marque viennent d'être sagement effacés de plusieurs codes criminels. Les récompenses accordées aux studieux et aux sages sont déjà des punitions pour tous ceux qui ne les ont pas méritées.

Mais la leçon la plus utile, c'est celle que l'instituteur donne lui-même par l'exemple ; il doit éviter les lieux fréquentés d'ordinaire par les gens oisifs. Sa réputation est la seule garantie des familles : ce n'est qu'en conservant leur estime, qu'en méritant la vénération des gens vénérés, qu'il n'altérera jamais l'autorité nécessaire à sa parole, et qu'il ne rendra pas difficile le respect dont il doit toujours être l'objet de la part de ses élèves.

Les instituteurs sont des fonctionnaires, exerçant la plus importante magistrature, car ils viennent après le prêtre et souvent le remplacent.

## CHAUFFAGE DES APPARTEMENS.

MR. L'ÉDITEUR,

En rêvant l'automne dernier, avare que je suis, à la quantité de bois que je brûlais dans ma cheminée, à l'argent que j'étais obligé de dépenser pour cela et au peu de chaleur que ma cheminée me donnait en retour, j'en suis venu à me convaincre que nos cheminées sont très peu économiques, à cause de leur mauvaise construction. Une grande partie de la chaleur ou du calorique, comme disent les savans, s'échappe, me disais-je, par le haut de la cheminée, où elle est peut être utile aux habitans de l'air, mais assurément fort inutile pour moi. Depuis ce moment je me suis fait radical, je demande une réforme dans les cheminées ! Nos cheminées menacent d'envahir tout à fait nos appartemens ; elles sont ruineuses pour nous. Réforme donc ! Enfans, la victoire ou la mort !

Avant d'en venir à déclarer ainsi guerre ouverte aux cheminées, j'ai voulu voir sur quel pied elles sont dans les pays d'Europe qui se flattent de vivre sous un gouvernement constitutionnel et j'ai vu avec plaisir que la hache ou le marteau de la réforme a porté là ses coups comme ailleurs. En effet on avait remarqué une année à Paris que ce monstre, qui vomit le feu et la fumée, comme dirait un poète, y avait consumé pour plus de seize millions de francs de divers bois, les fagots et les charbons à part. C'est plus que le Budget n'en accorde, je crois, au roi constitutionnel. On s'était contre les cheminées que devaient se diriger les premiers coups des héros de Juillet.

Toutefois, il est juste de le dire, toutes les cheminées n'y devaient pas être enveloppées sous la même proscription. On en distingue de sept espèces. Les premières et les plus ordinaires, dites à foyer carré et mal faites comme les nôtres, ne donnent que depuis la quatre centième partie de la chaleur produite par la combustion jusqu'à la deux centième partie ; les autres donnent de 5 à 7, de 12 à 13, de 16, de 25 et de 30 pour 100 de la chaleur dégagée. Le tout en supposant le même poids de combustible brûlé dans chacune de ces cheminées, dans les mêmes circonstances. On voit par ce calcul que la plus parfaite de ces cheminées laisse échapper en fumée ou avec la fumée plus des deux tiers du calorique, tandis que les nôtres en perdent au moins 95 sur cent. Nous nous trouvons encore heureux lorsque cette fumée développée à si grands frais ne vient point nous incommoder. On doit déplorer un résultat aussi désastreux, dû tout entier à l'imperfection des appareils employés au chauffage des habitations.

L'air en s'échauffant se dilate et augmente de volume : par conséquent un volume d'air froid pèse moins lorsqu'il est chauffé. La légèreté de ce même volume d'air augmentera progressivement à mesure qu'il s'échauffera d'avantage. Plus l'air devient léger, c'est à dire plus il est chaud plus il s'élève rapidement dans l'atmosphère. La vitesse de son ascension suit la même loi que la chute des corps. On sait qu'un corps tombant acquiert d'autant plus de vitesse qu'il tombe de plus haut. La vitesse ascensionnelle de l'air chaud augmente de même en raison de la plus grande hauteur à laquelle il s'élève, avec cette seule différence que la vitesse du corps tombant est d'abord presque nulle et va successivement en augmentant, tandis que celle de l'air chaud très grande au point de départ, va successivement en diminuant. Mais la vitesse,

au point de départ, est d'autant plus grande que l'ascension est plus considérable. Ces principes dont j'ai besoin pour ce que je vais dire, sont adoptés par tous les physiciens ; par conséquent je suis autorisé à prier mes lecteurs d'y ajouter foi.

Pour nous garantir de la fumée, nous surmontons le foyer d'une cheminée qui l'emmène au loin. Les produits de la combustion s'élèvent dans ce tuyau avec d'autant plus de vitesse que leur température est plus élevée. — Nous n'avons donc plus de fumée à craindre. Mais pour qu'elle puisse s'élever facilement, nous devons donc lui conserver sa température élevée en l'enveloppant d'un tuyau de même dimension que la colonne qu'elle forme ; car autrement une assez grande quantité d'air froid venant à se mélanger à la fumée, la refroidirait et diminuerait la vitesse de son ascension. La grosseur de la colonne de fumée, dépend de la quantité de combustible brûlé. — Pour les cheminées ordinaires, la colonne de fumée n'a pas plus de quatre ou cinq pouces de diamètre ; par conséquent un tuyau de cette dimension serait à la rigueur suffisant, mais pour la commodité du ramonage il convient de lui donner de 6 à 8 pouces de diamètre. Cette surface d'écoulement abaissera d'autant la température de la fumée et diminuera sa vitesse ascensionnelle.

Comment des gens qui ont fait des cheminées toute leur vie ne se sont-ils pas aperçus qu'un poêle ayant un tuyau d'une douzaine de pieds de longueur ne fume que dans les circonstances rares que je mentionnerai dans une seconde communication, si vous accueillez favorablement celle-ci ; pourquoi donc faire à la cheminée un tuyau d'une surface 20 ou 40 fois plus grande ? Il ne faut pas être savant pour faire cette remarque, il ne faut pour cela que faire un peu usage de son jugement. Faire une cheminée qui ne fume pas est donc chose facile.

Le chauffage des appartemens ne doit pas consister seulement dans la construction d'un foyer où le combustible brûle sans incommoder les habitans de fumée ; il faut encore que la quantité de chaleur fournie à l'appartement ne coûte pas trop cher. Or la chaleur en se dégagant du bois par exemple rayonne tout à l'entour. J'ai dit que la fumée forme une colonne ascendante : le courant qui en résulte entraîne la plus grande partie de la chaleur qui aurait rayonné sans ce courant, de telle sorte que la chaleur, rayonnante devient très peu de chose et d'autant moindre que le tuyau de la cheminée est plus large. Pour s'en convaincre je prie le lecteur de mettre un petit morceau de suif ou de cire au bout d'une épingle et de l'approcher de la flamme d'une chandelle allumée ; sur le côté de la flamme il pourra l'approcher jusqu'à trois lignes de la flamme, sans que le suif fonde, tandis qu'à trois pouces au dessus de la flamme le suif fondra. La chaleur est donc presque tout entière entraînée dans le tuyau de cheminée par le courant de fumée.

En effet une cheminée ordinaire, comme je l'ai déjà dit, ne donne par le rayonnement qu'environ trois pour cent de la chaleur dégagée. Si l'intérieur du foyer est garni de matières polies, leurs surfaces réfléchiront plus de chaleur ; cette cheminée donnera environ douze pour cent de la chaleur dégagée, le reste montera dans le tuyau. Les métaux sont très bons conducteurs de la chaleur ; les pierres, les briques, les terres sont de mauvais conducteurs. L'illustre Franklin profita de cette propriété des métaux pour faire des foyers à parois métalliques isolées, qui donnent 16 pour 100 de la chaleur dé-

gagée. Je ne parle pas ici d'un autre appareil qui donne 20 pour 100, parce qu'il est un peu trop compliqué.

Je ne veux pas me faire honneur de ces remarques que j'ai prises ailleurs pour la plupart ; tout ce que je veux c'est de ne pas fumer comme un jambon de Mayence et faire donner au bois de ma cheminée, lorsque j'ai froid, 16 ou 20 pour cent de chaleur au lieu de 3 ou 4 qu'elle me donne à présent. Je construirai ma cheminée en conséquence, lorsque je bâtirai. Dieu veuille donner pour cela de l'argent à

PETIT-JEAN.

—0000—

MOYEN INFALLIBLE DE BIEN DEGRAISSER LES ÉTOFFES DE SOIE.

L'art de dégraisser la soie est fort utile et généralement ignoré ; beaucoup de dégraisseurs mêmes ne connaissent pas les moyens de rendre aux étoffes de soie leur brillant, et ceux qui font usage de bonnes recettes les cachent avec soin ; nous croyons donc qu'il est utile et rendre service aux personnes économes et soigneuses, en mettant à leur disposition une recette aussi certaine qu'elle est facile à employer, recette qui nous à été communiquée par une bonne mère de famille, qui la met toujours en usage avec succès.

Prenz : Un quart de litre (environ  $\frac{1}{2}$  chopine) d'eau-de-vie.  
Une once de miel.  
Une once de savon vert.

Battez ensemble toutes ces substances ; cette quantité suffit pour une robe de grandeur ordinaire, lorsque la dissolution ou le mélange sont bien faits, on prend une brosse douce ou une éponge que l'on passe des deux côtés sur l'étoffe que l'on veut nettoyer.

Lorsque toutes les parties sont imbibées de cette espèce de savon, on prend légèrement l'étoffe à deux mains aux deux extrémités de la partie supérieure, puis on la plonge et on l'agite dans un baquet d'eau sans la froter avec la main, on renouvelle l'eau au fur et à mesure qu'elle se sale ; du moment où elle reste claire lorsqu'on y agite l'étoffe de soie, l'opération est finie. On porte égoutter la soie sur une corde, en évitant que deux surfaces ne se rencontrent ou ne se touchent, et avant que cette étoffe ne soit entièrement séchée, on la repasse avec un fer qui ne doit pas être trop chaud ; bientôt on la voit reprendre son éclat et son brillant primitif. On doit faire observer que si l'étoffe de soie est blanche, on emploiera du beau miel blanc et du savon blanc pour rendre à cette étoffe son éclat primitif. On peut l'exposer à la vapeur de soufre en combustion, elle doit être humide, afin de ne courir aucun danger par l'action de l'acide sulfureux.

Journal des Conn. Us.

MÉLANGES.

MOIS DE MARS.

ORIGINE DE CE MOIS. — FÊTES RELIGIEUSES. — CÉRÉMONIES ET COUTUMES AUXQUELLES ELLES ONT DONNÉ LIEU.

Romulus divisa l'année en dix mois, et donna le premier

rang au mois de mars, qu'il appela du nom de son père. Numa Pompilius changea cet ordre de choses, il ajouta au calendrier les mois de janvier et février, et fixa le commencement de l'année au 1er janvier.

En France, jusqu'à l'année 1564, on commençait l'année à Pâques, ou plutôt au samedi saint, après la bénédiction du cierge pascal. Le commencement de l'année a eu aussi lieu le 25 mars, jour de l'annonciation.

Quoique le mois de mars ait pris son nom du dieu de la guerre, il était chez les Romains sous la protection de Minerve. Les calendes de ce mois étaient remarquables; c'était le jour où la première fois de l'année on pratiquait plusieurs cérémonies; on allumait un feu nouveau sur l'autel de Vesta, etc.

Ce mois était personnifié sous la figure d'un homme vêtu d'une peau de louve, parce que la louve était consacrée à Mars. Le bonnet pétulant, l'hirondelle qui gazouille, le vaisseau plein de lait, symboles qui accompagnaient la figure de ce mois, signifiaient la renaissance de la nature, et le commencement du printemps.

Ce mois renferme cette année deux fêtes religieuses.

La première, le Dimanche des Rameaux, qui tombe cette année le 19 mars, commence la semaine sainte. Elle reçut son nom de passage établi dans les premiers siècles, de porter ce jour-là en procession, et pendant l'office, des palmes ou des rameaux d'arbres en mémoire de l'entrée triomphante du Christ à Jérusalem, huit jours avant la Pâques. Les peuples, disent les évangélistes, avertis de l'arrivée de Jésus, allèrent au-devant de lui, étendirent leurs vêtements sous ses pas, et couvrirent le chemin de branches de palmiers. Ils l'accompagnèrent jusqu'au temple en poussant des cris de joie.

Par suite de cette cérémonie, le dimanche des Rameaux est appelé dans plusieurs endroits *Pâques fleuries*.

La bénédiction des rameaux, en usage aujourd'hui, était déjà dans les Gaules au vi<sup>e</sup> siècle.

Pâques signifie passage. Moïse institua cette fête en mémoire du passage de l'ange qui extermina les premiers nés des Égyptiens.

Voici la manière dont les juifs célébrèrent la Pâque en Égypte pour la première fois. Le dixième jour du premier mois du printemps, nommé *Nisan* chez les Hébreux, chaque famille ayant choisi un agneau mâle sans défaut, le garda jusqu'au quatorzième du même mois. L'agneau fut égorgé le soir de ce jour, et après le coucher du soleil, on le fit rôtir pour le manger la nuit suivante avec des pains sans levain et des laitues amères.

La Pâque chrétienne est célébrée en mémoire de la résurrection de Jésus. Les plus anciens monuments attestent que cette solennité est aussi ancienne que le christianisme même, et qu'elle fut établie aux temps des Apôtres. Dès les premiers siècles elle a été considérée comme la plus importante et la plus auguste fête de notre religion. On y administrait solennellement le baptême aux catéchumènes; les fidèles y participaient aux mystères avec plus d'assiduité que dans les autres temps de l'année, on y faisait d'abondantes aumônes. Plusieurs empereurs ordonnèrent, à cette occasion, de rendre la liberté aux prisonniers dont les crimes n'intéressaient point l'ordre public.

Au second siècle, il y eut de la variété entre les différentes églises quant à l'époque de la célébration de cette solennité. Celles de l'Asie mineure la faisaient comme les juifs, le quatorzième jour de la lune de mars.—

L'église romaine, celles de l'Occident et des autres parties du monde la remettaient au dimanche suivant. Après de nombreuses contestations entre les divers membres de la puissance ecclésiastique dans la chrétienté, le concile de Nicée porta enfin, en 325, des décisions positives:

—————00000—————

## INSTINCT MERVEILLEUX D'UN CHIEN ANGLAIS.

Un gentilhomme très connu allant voir un de ses amis dans les environs de Coventry, dans le comté de Warwick, n'en était plus qu'à quelques milles, lorsque traversant un bois, qui est sur la route, il se vit arrêté par un événement des plus tristes. Un grand et vigoureux dogue, qui l'accompagnait toujours dans ses voyages, s'étant écarté du grand chemin, son maître, qui s'en aperçut, se mit, mais inutilement, à l'appeler. La peur de perdre cet animal, dont il avait plus d'une fois éprouvé l'attachement ainsi que le courage, le fit retourner sur ses pas, pour tâcher de savoir ce qu'il pouvait être devenu.

Après avoir fait plus d'un demi-mille, en appelant, toujours inutilement son chien, cet animal qui entend et reconnaît enfin la voix de son maître, ne lui répond que par les hurlemens les plus lugubres.

À ces cris, le gentilhomme redouble les siens, en continuant de l'appeler. Mais le dogue, au lieu de revenir à lui, n'en hurle que plus fort.

Le maître augurant alors quelque chose d'extraordinaire, et desiant s'en éclaircir, quitte le grand chemin, s'enfonce dans le bois, s'avance du côté qu'il entend la voix de son chien, et trouve cet animal flairant et léchant le visage d'une jeune fille, qui nageait dans son sang.

À ce spectacle, le sentiment de la pitié le précipite à bas de son cheval, pour voir s'il restait quelque espoir de la secourir; mais la trouvant absolument morte de plusieurs coups de couteau dans le sein, il reprend sa route en soupirant et en se promettant, s'il est assez heureux pour rencontrer l'assassin, de le livrer à la justice.

À peine avait-il fait quelques centaines de pas, qu'il est tout-à-coup arrêté par les cris perçans d'un homme, qu'il semblait que quelque bête féroce eût dévoré. Il se retourne pour voir si son chien le suivait, et ne l'aperçoit point. Il l'appelle de nouveau et le chien ne lui répond qu'en grondant d'une manière effrayante, comme font ces animaux lorsqu'ils tiennent une proie qui semble vouloir leur échapper.

Le gentilhomme vole au bruit et trouve son dogue aux prises, avec un homme assez bien mis, qu'il était sur le point d'étrangler.

Celui-ci ne s'était préservé de ce malheur, qu'en garantissant son col avec ses mains et ses bras, que l'animal furieux déchirait à belles dents. Le sang, qui en décollait de tous côtés, avait mis ce malheureux dans un état qui toucha de compassion le gentilhomme; il rappelle à grands cris son chien, qui ne continua pas moins à déchirer ce misérable. À force de caresses et de coups, le maître parvint pourtant enfin à lui faire lâcher prise.

Le gentilhomme connaissait trop la bonté de son chien pour ne pas imaginer qu'il y avait dans cette seconde aventure quelque chose de plus singulier encore que dans la première; et de là naissent dans son esprit les plus vio-

lens soupçons. Mais sans en rien laisser apercevoir à celui dont il venait de sauver la vie, il tâche de le consoler du malheur qui vient de lui arriver, en lui faisant toutes ses excuses, en bandant ses plaies, qu'il veut, dit-il, faire guérir à ses dépens, et il l'engage pour cet effet à l'accompagner jusqu'au plus prochain village : vous risquez (ajoutait-il,) sans cela, de vous voir assailli de nouveau par ce redoutable animal. Ce que vous n'aurez pas à craindre tant que nous marcherons ensemble.

Arrivés dans l'hôtellerie, sans pourtant que le dogue eût cessé de perdre son homme un instant de vue, le gentilhomme demande le chirurgien du lieu ; et apprenant qu'il n'y en avait point, sous prétexte d'en aller chercher un à quelques milles de-là monte à cheval en recommandant à l'hôte de ne pas perdre de vue le blessé, et revient une demi-heure après, avec un connétable accompagné d'une troupe d'archers.

A ce spectacle, le connétable et le blessé sont aussi surpris et consternés l'un que l'autre. — « Vous moquez-vous de moi, Monsieur, (dit le premier au gentilhomme) ce vouloir me faire arrêter Monsieur, comme un criminel ? Je le connais pour un brave et honnête homme, il est de mes voisins et même de mes amis — Quand ce serait votre frère et même votre père, je vous le dénonce comme un criminel, comme l'auteur d'un meurtre qui vient d'être commis dans un bois, par lequel je viens de passer..... ainsi faites votre devoir. »

On peut se figurer quelle était la situation du blessé en entendant ce discours. Flottant entre la crainte et l'espérance, incertain de savoir qui l'emporterait du gentilhomme ou du connétable, il se voyait précisément entre la vie et la mort... Mais un troisième incident termina le débat. — En arrivant dans l'hôtellerie, le blessé que la frayeur du péril auquel il venait d'échapper, ses blessures et la fatigue du chemin avaient fort ému, s'était trouvé saisi d'une fièvre qui l'avait obligé de se mettre au lit. Pendant la contestation entre le gentilhomme et le connétable, le premier s'était aperçu que son chien ne cessait point de flairer la poche de l'habit du malade que celui-ci avait laissée sur une chaise.

A cette vue nouvel accroissement de soupçons dans l'esprit du gentilhomme qui, pour les éclaircir, s'avisa de fouiller dans cette poche, d'où il tira un mouchoir et un couteau tout ensanglantés.

Il présente l'un et l'autre au connétable, qui, après en avoir reconnu la marque, s'écrie : « Juste ciel ! c'est un des mouchoirs de ma fille !... Ah ! malheureux ! Aurais-tu été assez scélérat pour l'avoir assassinée ?... Je te dis hier qu'elle devait porter cinquante guinées à un de mes créanciers..... » « Votre fille ! (interrompt le gentilhomme) de quel âge, à peu près ? de quelle taille ? de quelle figure est-elle ? et comment était-elle mise ? »

Le pauvre connétable ayant répondu à toutes ces questions : « N'en doutez plus ! (s'écria le dénonciateur) c'est la personne même que je viens de trouver égoragée dans le bois ; et voilà comme je l'avais soupçonné d'être son meurtrier ? Voulez-vous vous en assurer mieux encore ? Qu'on le fouille par-tout, et je gage qu'on trouvera sur lui les cinquante guinées. »

Autant le connétable avait été sourd à la première réquisition du gentilhomme, autant fut-il actif dès les premiers mots de cette proposition... Lui-même fouille le blessé, sur lequel se trouvèrent en effet les cinquante gui-

nées enveloppées dans un petit sachet qu'avait fait le père de la pauvre fille.

Le coupable est aussitôt saisi, chargé de chaînes, et pour achever de le convaincre, traîné dans le bois où s'était commis le forfait... Quel spectacle pour un père que la vue d'une fille chérie, noyée dans son sang et le sein percé de coups de couteau !

Alors le cadavre est porté à l'hôtellerie et confronté publiquement avec le prisonnier, qui ne tarda pas à avouer son crime et à en subir la punition.

— o o o o —

## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

« Quand on porte ses regards vers le passé, trois grandes époques apparaissent dans la vie des peuples :

« La première est l'antiquité ; l'âge de Sapho et d'Aspasie, d'Horace et de Lucullus, d'Alcibiade et de César ; époque brillante, règne des sens.

« La seconde est le christianisme ; le temps d'Augustin et d'Athanase, de Saint Louis et de du Guesclin, de Pascal et de Bossuet ; époque morale, règne de l'âme.

« La troisième commence au siècle de Voltaire et d'Helvétius, de Condillac et de Smith, de Bentham et de Fulton ; époque utile, règne de l'intelligence.

« Au premier âge, les plaisirs ; au second, les sentimens ; au troisième, les intérêts.

« La société païenne dut ses joies à l'éclat de ses amphithéâtres, aux chants divins de ses poètes, aux chefs-d'œuvre de ses artistes, à ses fêtes triomphales, à ses débauches brillantes, à son luxe de dieux et d'esclaves.

« Le monde chrétien, grave et solennel comme les édifices religieux du moyen-âge, trouva ses voluptés dans la méditation, le recueillement, les sacrifices et les austérités de la vie.

« Aujourd'hui la société n'a ni cirques ni cloîtres, ni gladiateurs ni anachorètes ; elle a des manufactures. Indifférente au charme des sensations et de l'enthousiasme, elle n'aspire qu'au bien-être matériel.

« Les divinités païennes s'adressaient aux passions, non pour les combattre, mais pour les enhardir. Elles offraient à l'esprit de séduisantes images, et aux sens des plaisirs sans remords.

Le Christ est venu, qui a dit à l'homme : « Les grandeurs de la terre sont misérables ; car le pauvre est l'égal du riche. Toutes les passions sont stériles : la charité seule féconde les âmes. Le bonheur n'est point dans les richesses, dans la gloire, dans les voluptés : on le mérite ici-bas par la vertu, et l'on n'en jouit que dans le ciel. »

« De nos jours, les théories qui gouvernent l'homme le laissent sur la terre : tout est mis en œuvre pour offrir à son corps un séjour doux et commode.

— o o o o —

## LE VIEUX CHENE D'ALLOUVILLE.

C'est dans le cimetière d'Allouville, à une lieue d'Yve-



fol, que l'on voit cet arbre, l'une des merveilles de la France. Il a 30 pieds de circonférence auprès de terre, et 24 à hauteur d'homme; ses branches énormes s'étendent au loin et fournissent un vaste ombrage.

D'après les recherches des antiquaires de la Normandie, d'après les observations des naturalistes, ce chêne n'a pas moins de 900 ans d'existence.

A son sommet un petit clocher que surmonte une croix en fer couvre une petite chambre d'anachorète, garnie d'une couche taillée dans le bois. Le bas du tronc a été orné intérieurement en chapelle, et a été consacré à la Vierge, vers l'an 1609, par l'abbé du Détroit, curé d'Allouville.

L'aspect de cet arbre excite un intérêt encore plus grand peut-être que celui des édifices que nous ont légués les peuples éteints. Il nous semble qu'il y a réellement quelque chose de plus éloquent dans cette végétation sans cesse renaissante qui a vu tant de fosses se fermer et s'ouvrir, dans cette écorce vive qui palpite sous le doigt, que dans les pierres muettes et froides des vieux temples; et nous ne connaissons pas d'historien qui nous ait plus touchés que la tradition humble et pieuse qui raconte aux voyageurs les rois, les guerriers qui se sont reposés contre ce tronc antique, les troubadours qui l'ont chanté, ou les orages qui l'ont frappé sans le consumer jamais. On a déjà écrit des notions savantes, des mémoires curieux sur le chêne d'Allouville; mais rien ne peut tenir lieu des récits naïfs des villageois et de quelques minutes de méditation au seuil de la chapelle.

—oooo—

### Caractères et Anecdotes.

—Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur *ad honores* vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très bien mis. « Monsieur, lui dit-elle, le voyant confonda, si vous étiez venu demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignées de larmes; mais j'ai joué ma douleur contre monsieur, et je l'ai perdue.

—Un prédicateur disait: « Quand le père Bourdaloue prêchait à Rouen, il y causait bien du désordre; les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, ajoutait-il, j'y remis tout dans l'ordre.

—Une femme était à une représentation de *Méropé* et ne pleurait point; on était surpris. « Je pleurerais bien, dit-elle, mais je dois souper en ville. »

—Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra et lui demanda où il allait. « Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer? »

—Dans une dispute que les représentants de Genève eurent avec le chevalier de Bouteville, l'un d'eux s'échauffant, le chevalier lui dit: « Savez-vous que je suis le représentant du roi, mon maître. — Savez-vous, lui dit le Genevais, que je suis le représentant de mes égaux? »

—Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de ..... Il perdit sa femme; on

croit qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa: « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

—Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroy, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroy: « Voyez-vous cette poutre qui menace ruine? — Sans doute, dit Villeroy, sans lever la tête, il faut la faire raccommoder, je vais donner des ordres. » Il appela ensuite le président Jeannin: « Il faudra s'en assurer, dit celui-ci. » On fit venir Sully qui regarda la poutre: « Eh! sire, y pensez-vous, dit-il? cette poutre durera plus que vous et moi. »

—Le Maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête et il dit au roi: « Me voilà porté tout naturellement aux pieds de votre majesté. »

—oooo—

Quelquefois on reconnoît que la personne dont on médit le plus dans un cercle, est celle qui a le meilleur caractère, de même que souvent le fruit le plus exquis d'un arbre, est celui que le bec des oiseaux a le plus impitoyablement déchiré.

SWIFT.

— Les Messieurs des environs de Québec, qui ont bien voulu se charger de l'agence de ce journal, sont priés d'envoyer à Mr. Joseph Laurin, notre Agent à Québec, l'argent qu'ils peuvent avoir entre les mains pour souscription &c. s'ils trouvent ce moyen plus commode que de l'envoyer directement à ce bureau.

## LE GLANEUR

EST IMPRIMÉ ET PUBLIÉ TOUS LES MOIS

A ST. CHARLES, VILLAGE-DEBARTZCH,

PAR J. P. BOUCHER-BELLEVILLE.

TERMES DE LA SOUSCRIPTION.

On ne souscrit pas pour moins d'une année. Le prix de la souscription est de 7s 6d lorsqu'on ne paie qu'à la fin de l'année. Si l'on paie en prenant le journal, il n'est que de 6 chelins y compris les frais de poste. On est censé souscrire tant qu'on n'a pas payé ce qu'on doit et le journal sera en conséquence envoyé jusqu'au partait paiement. On ajoutera un chelin pour chaque 12 mois de retard de paiement d'une année. On donnera un bénéfice de 10 pour 100 ou un Numéro *gratis* du journal à toute personne pour chaque 10 souscripteurs qu'elle procurera et dont elle fera tenir d'avance le montant de la souscription. Toutes lettres adressées à l'Editeur, excepté celles des agens, doivent être francs de port. Les lettres non payées seront renvoyées au bureau de poste sans être ouvertes.